

## **Frankenstein**

*d'après Mary Shelley,*

*adaptée par Michel Piquemal, illustrée par Cailleaux.*

*Je m'appelle Victor Frankenstein. Depuis mon enfance, j'ai toujours été passionné par les sciences. Mais la mort d'un être cher, qui était pour moi comme un frère, a orienté toutes mes recherches et ma vie. J'ai quitté ma famille et ceux que j'aimais. Je me suis bâti un laboratoire dans un lieu reculé. Et là, j'ai étudié sans relâche. Mathématiques, physique, chimie, médecine, anatomie, chirurgie... J'ai plongé à corps perdu dans le savoir des hommes. Je voulais comprendre ce qui se cachait derrière les secrets de la vie. Car au fond de mon âme, je caressais un fol espoir : arracher à la mort son énigme.*

*Mon travail me passionnait au point que j'en perdais l'appétit. J'allai jusqu'aux limites de l'épuisement, me privant souvent de sommeil. Mon visage était blême, mes traits amaigris, mais je n'y prenais pas garde... Rien ne comptait sinon ce but que je m'étais fixé.*

*Pour arriver à mes fins, j'ai hanté durant des nuits les cimetières à la recherche de cadavres. Puis j'ai assemblé des morceaux de corps afin de concevoir un être extraordinaire. Que je sois maudit ! Il est des mystères qu'on ne devrait jamais tenter d'élucider. Par une froide nuit de novembre, je terminai enfin mon expérience : j'avais réussi à créer, de mes propres mains, un monstre.*

*Il était inerte et inanimé, et je n'avais pas encore conscience de l'horreur que j'avais engendrée.*

*Hélas, grâce aux ténèbres de ma science, je réussis à lui donner l'étincelle de vie... Et ce monstre se dressa brusquement devant moi. J'en fus épouvanté. Une momie réanimée n'aurait pas été plus hideuse. Il était immense avec un visage grotesque et terrifiant de cauchemar. Comme ma déception était cruelle ! Je comprenais soudain où ma démence m'avait mené. Mes rêves s'étaient changés en enfer. Le monstre tenta d'articuler quelques sons. Et je m'enfuis, comme fou, dans les rues de la ville. Terrorisé par ce que j'avais moi-même engendré !*

## **Frankenstein**

*d'après Mary Shelley,*

*adaptée par Michel Piquemal, illustrée par Cailleaux.*

*Je m'appelle Victor Frankenstein. Depuis mon enfance, j'ai toujours été passionné par les sciences. Mais la mort d'un être cher, qui était pour moi comme un frère, a orienté toutes mes recherches et ma vie. J'ai quitté ma famille et ceux que j'aimais. Je me suis bâti un laboratoire dans un lieu reculé. Et là, j'ai étudié sans relâche. Mathématiques, physique, chimie, médecine, anatomie, chirurgie... J'ai plongé à corps perdu dans le savoir des hommes. Je voulais comprendre ce qui se cachait derrière les secrets de la vie. Car au fond de mon âme, je caressais un fol espoir : arracher à la mort son énigme.*

*Mon travail me passionnait au point que j'en perdais l'appétit. J'allai jusqu'aux limites de l'épuisement, me privant souvent de sommeil. Mon visage était blême, mes traits amaigris, mais je n'y prenais pas garde... Rien ne comptait sinon ce but que je m'étais fixé.*

*Pour arriver à mes fins, j'ai hanté durant des nuits les cimetières à la recherche de cadavres. Puis j'ai assemblé des morceaux de corps afin de concevoir un être extraordinaire. Que je sois maudit ! Il est des mystères qu'on ne devrait jamais tenter d'élucider. Par une froide nuit de novembre, je terminai enfin mon expérience : j'avais réussi à créer, de mes propres mains, un monstre.*

*Il était inerte et inanimé, et je n'avais pas encore conscience de l'horreur que j'avais engendrée.*

*Hélas, grâce aux ténèbres de ma science, je réussis à lui donner l'étincelle de vie... Et ce monstre se dressa brusquement devant moi. J'en fus épouvanté. Une momie réanimée n'aurait pas été plus hideuse. Il était immense avec un visage grotesque et terrifiant de cauchemar. Comme ma déception était cruelle ! Je comprenais soudain où ma démence m'avait mené. Mes rêves s'étaient changés en enfer. Le monstre tenta d'articuler quelques sons. Et je m'enfuis, comme fou, dans les rues de la ville. Terrorisé par ce que j'avais moi-même engendré !*

*Je marchai longtemps, sans bien savoir où je me trouvais ni ce que je faisais. Mon cœur palpitait, malade de peur. Le jour qui se levait me brûlait les yeux. J'errai seul durant des heures, hagard et échevelé. Puis mes pas me ramenèrent vers ma demeure. Dans un sursaut de courage, je trouvai la force d'entrer. Le cœur battant, j'écoutais le silence de la maison. J'ouvris en tremblant la porte qui donnait sur le salon. Il n'y avait rien ni personne. L'être immonde avait disparu. Espérant de toute mon âme n'avoir fait qu'un mauvais rêve, j'allai m'asseoir quelques instants sur mon lit.*

*La fatigue de toutes mes nuits sans sommeil me submergea soudain. Et je tombai dans une terrible fièvre qui dura des mois, une fièvre qui me permit d'oublier mon épouvante.*

*Mais le mal était fait !*

Oui ! le mal était fait !

Moi, sa créature, j'existais. Et je n'étais rien. Ni homme, ni bête.

D'ailleurs, je n'ai jamais eu de nom à moi. Je porte celui de l'homme qui m'a créé : Frankenstein. Celui-là même qui m'a refusé le droit au bonheur.

Par sa faute, ma vie n'aura été qu'une suite de douleurs et de souffrances.

Lorsqu'il m'eut donné la vie, mon maître me rejeta. Au lieu de m'accueillir à bras ouverts, comme le ferait un père pour son enfant, il poussa un cri d'épouvante et se sauva, me laissant seul, désespéré. J'avais froid, je tremblais. Je couvris mon corps d'un manteau que je trouvai et m'enfuis à mon tour en arrachant une fenêtre.

Dans les rues de la ville, les gens me jetèrent des pierres. Je dus courir encore, pourchassé par leurs chiens qui me mordaient cruellement les jambes. En avançant droit devant moi, j'atteignis enfin le silence des forêts où je trouvais refuge. Je m'enfonçai au plus profond sous le couvert des arbres, me nourrissant comme une bête de glands et de racines.

J'aurais pu être l'ami des hommes. Je n'avais dans mon cœur que tendresse et amour. Ils ont fait de moi un instrument de haine. Toujours fuyant, toujours seul, toujours rejeté. Des mois durant, pour leur échapper, j'ai erré, le ventre rongé de faim et le corps glacé par le froid et la neige.

*Je marchai longtemps, sans bien savoir où je me trouvais ni ce que je faisais. Mon cœur palpitait, malade de peur. Le jour qui se levait me brûlait les yeux. J'errai seul durant des heures, hagard et échevelé. Puis mes pas me ramenèrent vers ma demeure. Dans un sursaut de courage, je trouvai la force d'entrer. Le cœur battant, j'écoutais le silence de la maison. J'ouvris en tremblant la porte qui donnait sur le salon. Il n'y avait rien ni personne. L'être immonde avait disparu. Espérant de toute mon âme n'avoir fait qu'un mauvais rêve, j'allai m'asseoir quelques instants sur mon lit.*

*La fatigue de toutes mes nuits sans sommeil me submergea soudain. Et je tombai dans une terrible fièvre qui dura des mois, une fièvre qui me permit d'oublier mon épouvante.*

*Mais le mal était fait !*

Oui ! le mal était fait !

Moi, sa créature, j'existais. Et je n'étais rien. Ni homme, ni bête.

D'ailleurs, je n'ai jamais eu de nom à moi. Je porte celui de l'homme qui m'a créé : Frankenstein. Celui-là même qui m'a refusé le droit au bonheur.

Par sa faute, ma vie n'aura été qu'une suite de douleurs et de souffrances.

Lorsqu'il m'eut donné la vie, mon maître me rejeta. Au lieu de m'accueillir à bras ouverts, comme le ferait un père pour son enfant, il poussa un cri d'épouvante et se sauva, me laissant seul, désespéré. J'avais froid, je tremblais. Je couvris mon corps d'un manteau que je trouvai et m'enfuis à mon tour en arrachant une fenêtre.

Dans les rues de la ville, les gens me jetèrent des pierres. Je dus courir encore, pourchassé par leurs chiens qui me mordaient cruellement les jambes. En avançant droit devant moi, j'atteignis enfin le silence des forêts où je trouvais refuge. Je m'enfonçai au plus profond sous le couvert des arbres, me nourrissant comme une bête de glands et de racines.

J'aurais pu être l'ami des hommes. Je n'avais dans mon cœur que tendresse et amour. Ils ont fait de moi un instrument de haine. Toujours fuyant, toujours seul, toujours rejeté. Des mois durant, pour leur échapper, j'ai erré, le ventre rongé de faim et le corps glacé par le froid et la neige.

Un jour pourtant, au milieu d'une forêt, je rencontrai un vieil homme.

Et, à mon grand étonnement, ce vieillard ne se sauva pas à mon approche. Je l'aidai à ramasser du bois mort et m'aperçus qu'il était aveugle. Je m'attachai à lui. Il s'attacha à moi. Il m'apprit à parler. Il m'apprit à apprécier la vie. Il y avait tout contre sa maison un abri où il mettait son bois. Je m'installai dans cette cabane et je passai auprès de lui les jours les plus heureux de ma pauvre existence. Comme j'étais content de pouvoir couper des branches pour sa cheminée ou dégager la neige devant sa porte. J'avais un ami, et savoir que je lui étais utile me remplissait de joie.

De temps à autre, son fils Félix et sa fille Agathe venaient le visiter pour lui porter de quoi manger. Je les observais de ma cachette, sans me montrer. Agathe était la douceur même et je sentais en moi combien la beauté d'une femme pouvait faire battre le cœur.

Souvent Agathe faisait la lecture à son vieux père. Je fus émerveillé par toutes les belles histoires qu'elle lui contait. L'oreille collée contre la paroi de planches, je n'en perdais pas une parole. Il y était question de rois, de reines et de pays merveilleux. Et ces histoires apaisaient mon âme en me faisant partager le destin d'autres hommes. Grâce à elles, je comprenais mieux les doutes et les peurs qui étaient en moi. Je me sentais moins seul. D'autres êtres avaient partagé les mêmes angoisses et les mêmes émotions. D'autres êtres avaient finalement trouvé le bonheur. Parfois, longtemps après qu'elle eut terminé, je rêvais avec délice à ces pays enchantés. Aussi je suppliai mon bienfaiteur de m'enseigner les rudiments de cette magie. Et de ses mains tremblantes, il dessina les lettres sur des feuilles de papier et m'apprit à en connaître le sens.

Mais il aurait mieux valu que jamais je n'apprenne à lire.

Car c'est ainsi que je pris connaissance de mon terrible secret. Dans le manteau que j'avais emporté, il y avait les carnets de mon maître. Je réussis à les déchiffrer. Je compris alors de quelle manière j'avais pris naissance, et je fus saisi d'horreur. Non, je ne serais jamais comme ceux dont Agathe avait lu les histoires ! Je resterais toujours un monstre à qui l'on jette des pierres. Pourquoi n'étais-je pas comme tous les autres hommes ?

Un jour pourtant, au milieu d'une forêt, je rencontrai un vieil homme.

Et, à mon grand étonnement, ce vieillard ne se sauva pas à mon approche. Je l'aidai à ramasser du bois mort et m'aperçus qu'il était aveugle. Je m'attachai à lui. Il s'attacha à moi. Il m'apprit à parler. Il m'apprit à apprécier la vie. Il y avait tout contre sa maison un abri où il mettait son bois. Je m'installai dans cette cabane et je passai auprès de lui les jours les plus heureux de ma pauvre existence. Comme j'étais content de pouvoir couper des branches pour sa cheminée ou dégager la neige devant sa porte. J'avais un ami, et savoir que je lui étais utile me remplissait de joie.

De temps à autre, son fils Félix et sa fille Agathe venaient le visiter pour lui porter de quoi manger. Je les observais de ma cachette, sans me montrer. Agathe était la douceur même et je sentais en moi combien la beauté d'une femme pouvait faire battre le cœur.

Souvent Agathe faisait la lecture à son vieux père. Je fus émerveillé par toutes les belles histoires qu'elle lui contait. L'oreille collée contre la paroi de planches, je n'en perdais pas une parole. Il y était question de rois, de reines et de pays merveilleux. Et ces histoires apaisaient mon âme en me faisant partager le destin d'autres hommes. Grâce à elles, je comprenais mieux les doutes et les peurs qui étaient en moi. Je me sentais moins seul. D'autres êtres avaient partagé les mêmes angoisses et les mêmes émotions. D'autres êtres avaient finalement trouvé le bonheur. Parfois, longtemps après qu'elle eut terminé, je rêvais avec délice à ces pays enchantés. Aussi je suppliai mon bienfaiteur de m'enseigner les rudiments de cette magie. Et de ses mains tremblantes, il dessina les lettres sur des feuilles de papier et m'apprit à en connaître le sens.

Mais il aurait mieux valu que jamais je n'apprenne à lire.

Car c'est ainsi que je pris connaissance de mon terrible secret. Dans le manteau que j'avais emporté, il y avait les carnets de mon maître. Je réussis à les déchiffrer. Je compris alors de quelle manière j'avais pris naissance, et je fus saisi d'horreur. Non, je ne serais jamais comme ceux dont Agathe avait lu les histoires ! Je resterais toujours un monstre à qui l'on jette des pierres. Pourquoi n'étais-je pas comme tous les autres hommes ?

Pourquoi n'avais-je pas moi aussi un père et une mère ?... Un désespoir sans fond s'empara de moi.

Par chance, il me restait le soutien de mon vieil ami.

Hélas, sa santé était faible. Il tomba malade et mourut bientôt.

Lorsque ses enfants revinrent, ils me trouvèrent pleurant et serrant contre moi le corps du vieillard. Mais effrayés par mon apparence, ils crurent que je l'avais tué, et Félix me chassa à coups de bâton. D'un seul geste, j'aurais pu le broyer, car ma force était surhumaine. Je n'en fis rien. Je ne voulais pas blesser le fils de celui qui avait été mon seul ami. Je dus reprendre ma fuite, abandonner à jamais cette retraite où j'avais trouvé un peu de paix.

Toute la nuit, des villageois armés me poursuivirent, à la lueur des flambeaux. L'un d'eux me tira dessus, et le projectile me broya les os de l'épaule. Je me cachai à nouveau, mais un enfant me découvrit. En me voyant, il se mit à crier. Je tentai de le faire taire. Je lui plaquai la main sur la bouche. Il se débattit... et je me trouvai bientôt avec son corps inanimé entre les bras.

Pour la première fois, je venais de donner la mort.

La haine envers moi se fit plus violente encore.

Je fus traqué sans relâche. Pourquoi n'avais-je pas droit au repos ?

Pourquoi n'avais-je pas droit à une vie douce auprès d'une femme que je chérirais ? Je ne pouvais plus supporter d'être seul. Je décidai de retourner chez mon maître et de le supplier de créer pour moi une compagne. Lui me comprendrait. Lui m'aiderait. N'était-il pas comme un père ?

Je lui promettrais alors qu'il n'entendrait plus parler de moi. Je partirais avec ma femme dans les solitudes les plus désertiques. Là, nous vivrions en paix, loin du genre humain.

Je pris donc le chemin de la demeure de mon maître, le cœur rempli d'espoir. Je guettai sa sortie de la maison et je l'abordai au cours d'une de ses promenades solitaires. Mais il refusa d'accéder à mon désir : - Tu n'es qu'un monstre, me dit-il. Maudit soit le jour où je t'ai donné la vie ! Jamais je ne te permettrai de donner naissance à une race nouvelle, aussi diabolique que toi. Je le suppliai... rien n'y fit.

Pourquoi n'avais-je pas moi aussi un père et une mère ?... Un désespoir sans fond s'empara de moi.

Par chance, il me restait le soutien de mon vieil ami.

Hélas, sa santé était faible. Il tomba malade et mourut bientôt.

Lorsque ses enfants revinrent, ils me trouvèrent pleurant et serrant contre moi le corps du vieillard. Mais effrayés par mon apparence, ils crurent que je l'avais tué, et Félix me chassa à coups de bâton. D'un seul geste, j'aurais pu le broyer, car ma force était surhumaine. Je n'en fis rien. Je ne voulais pas blesser le fils de celui qui avait été mon seul ami. Je dus reprendre ma fuite, abandonner à jamais cette retraite où j'avais trouvé un peu de paix.

Toute la nuit, des villageois armés me poursuivirent, à la lueur des flambeaux. L'un d'eux me tira dessus, et le projectile me broya les os de l'épaule. Je me cachai à nouveau, mais un enfant me découvrit. En me voyant, il se mit à crier. Je tentai de le faire taire. Je lui plaquai la main sur la bouche. Il se débattit... et je me trouvai bientôt avec son corps inanimé entre les bras.

Pour la première fois, je venais de donner la mort.

La haine envers moi se fit plus violente encore.

Je fus traqué sans relâche. Pourquoi n'avais-je pas droit au repos ?

Pourquoi n'avais-je pas droit à une vie douce auprès d'une femme que je chérirais ? Je ne pouvais plus supporter d'être seul. Je décidai de retourner chez mon maître et de le supplier de créer pour moi une compagne. Lui me comprendrait. Lui m'aiderait. N'était-il pas comme un père ?

Je lui promettrais alors qu'il n'entendrait plus parler de moi. Je partirais avec ma femme dans les solitudes les plus désertiques. Là, nous vivrions en paix, loin du genre humain.

Je pris donc le chemin de la demeure de mon maître, le cœur rempli d'espoir. Je guettai sa sortie de la maison et je l'abordai au cours d'une de ses promenades solitaires. Mais il refusa d'accéder à mon désir : - Tu n'es qu'un monstre, me dit-il. Maudit soit le jour où je t'ai donné la vie ! Jamais je ne te permettrai de donner naissance à une race nouvelle, aussi diabolique que toi. Je le suppliai... rien n'y fit.

Alors je décidai de me venger. De rage, j'incendiai sa maison et fis périr la femme qu'il aimait, le jour même de son mariage. Puisque je ne pouvais avoir accès au bonheur, mon créateur n'y aurait pas droit non plus. Je mis toute mon énergie à faire son malheur. Il mit alors toute la sienne à tenter de me détruire. Il se lança à ma poursuite... et je l'entraînai plus loin, toujours plus loin... dans les déserts les plus arides, dans les steppes les plus glacées. Car je voulais qu'il ressente comme moi les brûlures du froid et des privations.

Il croyait me poursuivre, mais il ne faisait que suivre mes volontés.

Lorsqu'il perdait ma trace, c'est moi-même qui me montrais à lui.

Et lorsqu'il était près de perdre la vie en quelque endroit reculé, j'abandonnais à son intention de la nourriture. J'allumais un feu pour qu'il puisse durant quelques heures retrouver des forces. Je laissais même sur l'écorce des arbres des signes qui indiquaient mon passage. Car je ne voulais pas qu'il me perde. Je désirais que ses tourments soient sans fin. Je voulais qu'il souffre autant que je souffrais. Mon cœur n'était plus que vengeance !

Notre folie nous entraîna jusqu'aux confins de la terre, vers les montagnes les plus élevées où la blessure du froid est plus cruelle encore.

Je m'acharnai à sa perte. À tel point qu'un jour, alors qu'il tentait de traverser une rivière en crue pour me rejoindre, sa barque se renversa. Je vis son corps emporté par les flots tumultueux.

Aussitôt je plongeai dans les eaux glacées. Je nageai jusqu'à lui et le saisis par l'épaule. Puis je le ramenai sur la rive. Je voulais le sauver... Mais je ne tenais entre mes bras qu'une froide dépouille.

Je compris alors que le seul être qui me rattachait à la vie venait de disparaître. Et c'était moi qui l'avais fait mourir !

Des larmes roulèrent sur mes paupières. Je poussai un cri effroyable dont l'écho ébranla ces contrées vides et sans âme. Un cri qui venait du plus profond de mon désespoir et de ma solitude.

Mais qui était responsable de ma folie meurtrière ?

Pourquoi les hommes n'avaient-ils pas su m'accueillir ? Pourquoi avaient-ils refusé mes mains tendues et mon amitié ? Et pourquoi mon nom était-il devenu dès ma naissance synonyme d'horreur et de haine ? Dois-je être considéré comme le seul criminel quand toute l'humanité a péché contre 5

Alors je décidai de me venger. De rage, j'incendiai sa maison et fis périr la femme qu'il aimait, le jour même de son mariage. Puisque je ne pouvais avoir accès au bonheur, mon créateur n'y aurait pas droit non plus. Je mis toute mon énergie à faire son malheur. Il mit alors toute la sienne à tenter de me détruire. Il se lança à ma poursuite... et je l'entraînai plus loin, toujours plus loin... dans les déserts les plus arides, dans les steppes les plus glacées. Car je voulais qu'il ressente comme moi les brûlures du froid et des privations.

Il croyait me poursuivre, mais il ne faisait que suivre mes volontés.

Lorsqu'il perdait ma trace, c'est moi-même qui me montrais à lui.

Et lorsqu'il était près de perdre la vie en quelque endroit reculé, j'abandonnais à son intention de la nourriture. J'allumais un feu pour qu'il puisse durant quelques heures retrouver des forces. Je laissais même sur l'écorce des arbres des signes qui indiquaient mon passage. Car je ne voulais pas qu'il me perde. Je désirais que ses tourments soient sans fin. Je voulais qu'il souffre autant que je souffrais. Mon cœur n'était plus que vengeance !

Notre folie nous entraîna jusqu'aux confins de la terre, vers les montagnes les plus élevées où la blessure du froid est plus cruelle encore.

Je m'acharnai à sa perte. À tel point qu'un jour, alors qu'il tentait de traverser une rivière en crue pour me rejoindre, sa barque se renversa. Je vis son corps emporté par les flots tumultueux.

Aussitôt je plongeai dans les eaux glacées. Je nageai jusqu'à lui et le saisis par l'épaule. Puis je le ramenai sur la rive. Je voulais le sauver... Mais je ne tenais entre mes bras qu'une froide dépouille.

Je compris alors que le seul être qui me rattachait à la vie venait de disparaître. Et c'était moi qui l'avais fait mourir !

Des larmes roulèrent sur mes paupières. Je poussai un cri effroyable dont l'écho ébranla ces contrées vides et sans âme. Un cri qui venait du plus profond de mon désespoir et de ma solitude.

Mais qui était responsable de ma folie meurtrière ?

Pourquoi les hommes n'avaient-ils pas su m'accueillir ? Pourquoi avaient-ils refusé mes mains tendues et mon amitié ? Et pourquoi mon nom était-il devenu dès ma naissance synonyme d'horreur et de haine ? Dois-je être considéré comme le seul criminel quand toute l'humanité a péché contre 5

moi ?

Il est vrai que je suis un misérable. J'ai donné la mort à des êtres beaux et faibles. J'ai condamné à la souffrance mon créateur, cet être pourtant digne d'amour et d'admiration. Je l'ai conduit à sa ruine et à sa perte.

Mais si les hommes me détestent, qu'ils sachent que je me déteste plus encore.

Adieu ! Je vais à mon tour quitter ce monde. Je ne serai plus l'instrument de nouveaux crimes. Je dresserai un bûcher et je me jetterai moi-même dans les flammes. Il ne restera plus rien de moi. Je ne veux pas que subsiste la moindre parcelle de ce corps maudit qui me fait horreur. Mes cendres seront balayées jusque dans les mers par le pouvoir des vents. Et mon esprit dormira enfin en paix !

**FIN**

moi ?

Il est vrai que je suis un misérable. J'ai donné la mort à des êtres beaux et faibles. J'ai condamné à la souffrance mon créateur, cet être pourtant digne d'amour et d'admiration. Je l'ai conduit à sa ruine et à sa perte.

Mais si les hommes me détestent, qu'ils sachent que je me déteste plus encore.

Adieu ! Je vais à mon tour quitter ce monde. Je ne serai plus l'instrument de nouveaux crimes. Je dresserai un bûcher et je me jetterai moi-même dans les flammes. Il ne restera plus rien de moi. Je ne veux pas que subsiste la moindre parcelle de ce corps maudit qui me fait horreur. Mes cendres seront balayées jusque dans les mers par le pouvoir des vents. Et mon esprit dormira enfin en paix !

**FIN**